

ETUDE HISTORIQUE

Sur la Vallée de Solémé, près de Fontenoy

I.

Une pierre commémorative va bientôt s'élever sur les hauteurs qui dominent les vallées de Fontenoy : cette pierre, dressée sous les auspices de la Société Française pour la conservation des monuments historiques, et par les soins de la société des sciences historiques de l'Yonne, doit rappeler la fameuse bataille que se livrèrent, en 841, les enfants de Louis-le-Débonnaire. Nous n'avons pas à déposer ici les titres de ce terrible événement du IX^e siècle à la mémoire des habitants de nos contrées ; la France entière en est issue, et le sang de ces milliers de soldats qui tombèrent dans les champs de Fontenoy servit à marquer la trace de nos antiques frontières. Nos plus illustres historiens modernes ont admirablement commenté ce fait capital de nos légendes ; c'est une page qui ne laisse plus rien à dire après elle.

Quel est donc notre but aujourd'hui ? Pourquoi voulons-nous remuer encore une fois les cendres de ces guerriers du moyen-âge dont la terre s'est assimilé la dépouille ? Avons-nous à développer une thèse inédite sur le véritable champ de bataille, et cherchons-nous à faire nouvelle élection de domicile pour les gloires et les malheurs de nos pères ? Non, Dieu merci ! Notre tâche est plus facile ; nos aspirations sont moins ambitieuses. Notre seul désir, en confirmant les derniers travaux des hommes de science qui ont assigné son véritable théâtre au drame sanglant dont il s'agit, est d'apporter quelques lueurs de plus sur cette sombre catastrophe. Puis, il nous a paru digne d'intérêt de scruter plus radicalement les souvenirs qui se rattachent à quelques-unes de ces localités historiques, pour en former un faisceau où se rassemblaient les événements et les personnages qui, à des époques différentes, ont laissé des traces plus ou moins authentiques de leur passage. Nous avons donc choisi la vallée de Solémé, région étroite, solitude inconnue, cachée sous les limites de la Forterre et de la Puisaye, et qui a fourni sa part à ce terrible champ de bataille où vinrent s'entrechoquer les armures des petits-fils de Charlemagne.

Ce que nous offrons aujourd'hui n'est qu'une étude modeste qui

a pris naissance au milieu de cette tranquille vallée, qui a exploré les moindres vestiges, qui en ce moment encore est attentive aux moindres bruits, et qui va raconter toutes les confidences qu'elle a pu saisir, toutes les révélations qu'elle a pu comprendre, tous les mystères qu'elle a cru pénétrer. Nous livrons ce travail comme une simple esquisse historique ; nous ne nous dissimulons pas ses imperfections et ses lacunes, et nous venons au public avec confiance, parce que nous croyons que sa bienveillance ne nous fera pas défaut, surtout lorsque notre tentative est un appel aux lumières et aux encouragements de ceux qui aiment sérieusement l'histoire de leur pays.

II.

La vallée de Solemé, qui reçoit son nom du petit hameau qui l'avoisine, est située au sud de Fontenoy et de Levis. Ces deux communes, avec celles de Sementron, Lain, Thury et Saints-en-Puisaye, forment autour d'elle une large ceinture d'environ vingt kilomètres d'étendue, qui limite assez bien le vaste plateau où se sont rencontrées les armées de Lothaire et de Charles le-Chauve. Notre vallée, dont la longueur totale n'excède pas deux kilomètres, est comprise dans un angle formé par la route de Saint-Sauveur et le chemin des Larrons, ancienne voie de communication qui se dirige de Sementron sur Thury, et dont la dénomination se rattache à quelque vieille légende à peu près oubliée de nos jours. Du sud au nord, elle descend des hauteurs de Buisson-Héry jusqu'à la fraîche prairie de Saint-Bonnet. Le petit bois de *Briottes* décore la colline qui monte vers le hameau du Deffant ; tout le reste de ce bassin elliptique est fécondé par les mains du laboureur qui regarde ces terres comme les plus riches de la contrée.

Déjà, il y a près d'un siècle, cette vallée avait fixé l'attention d'un savant archéologue qui se livrait alors à de consciencieuses recherches sur le champ de bataille de Fontenoy. Pasumot écrivait : « Il y a dans » le pays une tradition bien établie qu'il a existé autrefois une ville » dans ce qu'on appelle la vallée de Solemé, c'est-à-dire dans une » espèce de petit vallon qui s'étend depuis le bois de *Briottes* jusqu'à » Saint-Bonnet. On ignore absolument le nom de cette antique » habitation qui devait se réduire à ce qu'on nommait en latin *villa*, » et que nous désignons aujourd'hui par le nom de ferme ou petit » hameau. En effet, vers le bas de cette vallée, assez près de Saint- » Bonnet, il existe, dans un champ, des caves et d'autres ruines d'édi- » fices. On y a trouvé des cendres, d'anciennes pièces de monnaie, » et d'autres traces d'habitation. »

Ce qui manque à l'indication de Pasumot, c'est une recherche plus

attentive et un examen plus sérieux de cette intéressante localité. Il ne nous apprend rien sur l'étendue probable de cette ville mystérieuse qu'il amoindrit aux proportions d'une simple ferme; il ne s'inquiète nullement de l'époque où ces habitations s'élevaient dans la vallée, nullement de la cause qui a pu en consommer la destruction. Telles sont les lacunes qu'il restait à combler dans son estimable travail dont nous acceptons les conclusions générales, et que nous aimerons à citer encore plus d'une fois dans le cours de cette étude; et si nous arrivons à démontrer l'existence d'une colonie assez considérable jadis au sein de ce vallon solitaire, si nous posons la date de cette existence ignorée, et peut-être la date de cette catastrophe inconnue, nous aurons sûrement fait faire un pas de plus à ce débat historique qui s'agite si péniblement à travers les ténèbres du passé.

III.

Les souvenirs des habitants de la contrée, traditions vagues et confuses, où les événements les plus dissemblables viennent se heurter contre la fidélité de l'histoire et de la chronologie, ne peuvent servir de base à aucun travail sérieux. Nous avons dû, par conséquent, ne les accepter qu'à titre de renseignements dont la valeur est contestable. Cependant l'antique renommée d'une grande bataille livrée jadis au milieu de ces campagnes vit encore au fond de toutes les mémoires. Cette idée s'entretient ensuite à l'aide de certaines dénominations qui sont restées, de place en place, comme autant de jalons significatifs échelonnés sur la même ligne : ainsi le *Champ-du-Malheur*, *Solemé*, *Briottes*, *l'Etang-de-la-Guerre*, la *Fosse-aux-Gendarmes*, voilà tout d'abord un memento irrécusable pour le champ de bataille de Fontenoy. Puis chacun dans le pays s'accorde à dire que des ossements et des débris de fer ont été découverts en grand nombre dans cette zone funéraire (1). D'autres ont retrouvé des pierres assemblées de manière à laisser une cavité dans leur centre, et cette cavité, remplie encore de charbons, rappelait aux vieux soldats les fourneaux de campagne dont les troupes se servent au bivouac pour préparer leurs aliments.

Quand dix siècles ont passé sur la cendre d'une armée, il est difficile d'obtenir de quelques débris mutilés un résultat qui ne laisse rien à désirer pour l'histoire. La plaine de Fontenoy est déchirée par le soc des charrues depuis les temps les plus reculés. Nous la voyons au

(1) MM. Paultre des Ormes et Robineau Desvoidy ont été eux-mêmes témoins de l'exhumation d'une cuirasse très-oxydée dans le voisinage du hameau de Solemé.

commencement du V^e siècle donnée en présent par Saint-Germain au monastère de Saint-Côme pour y faire en établissement agricole (1) ; les moines du couvent de Saint-Bonnet en exploitent simultanément une autre partie ; ces terres, après la destruction de leurs premiers maîtres, deviennent des fermes de l'abbaye de Saint-Germain jusqu'à l'époque de la révolution de 1789 où elles furent vendues aux habitants de la contrée. Tant de manœuvres incessantes, pratiquées par l'agriculture sur un sol dont la couche est peu profonde, ont dû faire disparaître insensiblement les derniers vestiges de la fameuse catastrophe qui nous occupe ; aussi les découvertes deviennent de plus en plus rares, et les laboureurs du pays, archéologues improvisés, n'ont plus guère l'occasion de commenter à leur manière ces débris si pleins de grandeur et de tristesse.

Cependant nous avons voulu remuer aussi cette terre de souvenirs, et guidés par les indications de quelques propriétaires qui rencontraient dans leurs champs des obstacles étranges sur le passage de la charrue, nous nous sommes mis à l'œuvre, au nom de la Société des sciences historiques de l'Yonne.

IV.

Nos premières opérations ont été couronnées d'un succès imprévu. Au lieu de ces vastes sépultures, de ces ossements accumulés et mélangés de mille débris d'armures que nous cherchions à découvrir, quelle ne fut pas notre surprise en exhumant des ruines de constructions romaines dont la belle conservation dénotait l'antique origine. Il ne s'agissait pas de palais somptueux, mais de simples et modestes demeures qui avaient appartenu à de pauvres colons dont les bras fertilisaient jadis cette étroite vallée.

Nous allons passer rapidement en revue ces vivants témoignages d'une histoire inconnue. Elle sera le point de départ de ce que nous devons raconter sur le petit coin de terre dont nous avons entrepris la biographie.

A quelques centimètres seulement de profondeur, nous avons rencontré des murs et des fondations de maisons. Ces murs étaient formés de la pierre du pays, mais solidement liés par un mélange de chaux et de sable qui conservaient encore une cohésion inaltérable.

Le pavé des chambres, épaisse agglomération de pierres brisées,

(1) *Gesta Pontificum biblioth. Capituli Autissiod. in vita sancti Germanj.*

de briques et de ciment romain, offrait un admirable rempart aux infiltrations et à l'humidité du sol. Rien n'avait pu dégrader cette couche puissante qui atteignait dans certaines pièces plus d'un mètre d'épaisseur, et qui était recouverte d'un dallage de pierres larges et polies, ou de briques de la plus grande dimension.

Quelques débris de plaques dures de chaux et de sable tapissaient encore les murs intérieurs, et l'on pouvait encore distinguer les peintures nuancées de rouge, de blanc ou de jaune qui descendaient par bandes égales jusque sur les plinthes; celles-ci étaient souvent formées par des tuiles minces et chargées de festons d'une élégante simplicité. Ces décorations, bien que modestes, annonçaient cependant une certaine recherche dans le confortable de ces demeures.

La distribution des chambres était régulière et affectait surtout la forme quadrilatère parfaite. Des couloirs séparaient les pièces les unes des autres et servaient de moyen de communication. Nulle trace de cheminées, mais quelques indices de fourneaux, et dans une construction plus opulente en apparence que les autres, des vestiges d'hypocaustes, espèces de calorifères assez compliqués par lesquels on chauffait du dehors les appartements du maître (1).

Dans l'intérieur de quelques chambres, nous avons trouvé des fragments mutilés de statuettes, et des sculptures assez remarquables qui avaient dû figurer quelque chapelle au centre de laquelle on plaçait la divinité protectrice du logis. Pauvres sanctuaires, pauvres dieux pénates, vous n'êtes plus vous-mêmes que des ruines, et votre égide sacrée n'a pas su détourner de vos hôtes les coups de la mort et de la dévastation !

Des fragments de colonnes, de chapiteaux, de moulures d'un style élégant et varié ont été mis au jour non loin des constructions déjà citées; ils ont probablement fait partie d'un édifice plus important, et dédié à quelque divinité païenne. Nous serions heureux de retrouver les ruines de ces monuments tombés sous le premier souffle de la civilisation chrétienne.

Il ne nous a pas été loisible de constater le nombre et la position de toutes les constructions qui ont dû s'élever dans la vallée de Solemé à l'époque Gallo-romaine, mais si l'on considère que des fondations de murs se sont montrées presque partout où nous avons fait enlever quelques centimètres de terre, que toute la surface du vallon est jonchée de tuiles et de briques offrant les mêmes caractères d'antiquité, que les rapports des laboureurs s'accordent tous pour reconnaître

(1) Voir le *Cours d'antiquités* de M. de Caumont, tome II, p. 170.

dans leurs champs des corps insolites et mystérieux, on ne mettra plus en doute la grande étendue de notre village, et l'on aura, comme nous, le désir de voir se poursuivre ces investigations.

Parmi les nombreux débris de tous genres qui se trouvaient mêlés à la terre, nous avons rassemblé un certain nombre de fragments de vases de formes et de grandeurs différentes. Cette poterie peut être divisée en plusieurs classes selon la finesse du grain ou du vernis qui la recouvre, et le travail de M. de Caumont sur la poterie Gallo-romaine est parfaitement applicable à nos découvertes (1). Qu'il nous suffise de citer quelques débris de cette poterie rouge et fine, qui portaient en relief des figures mythologiques, des fruits, ou des dessins guillochés, et nous aurons la preuve qu'un certain luxe régnait chez les habitants de notre colonie; car la belle poterie rouge était chez les anciens le signe de l'opulence; elle servait pour la table et même pour les sacrifices (2).

Parlerons-nous d'un petit coq de bronze ayant servi d'ornement à quelque meuble, arme ou figurine, de fragments d'agrafes métalliques, de crochets, de boutons de ceintures, d'épingles à cheveu en ivoire et de mille autres débris auxquels il est difficile d'appliquer le nom ou l'usage?

Plusieurs fois dans le cours de nos recherches nous avons mis à nu des ossements humains isolément dispersés sur plusieurs points de la vallée, et comme ces restes n'avaient pas une marque certaine qui pût faire assigner une époque à leur inhumation, nous sommes encore dans l'incertitude à leur égard.

Mais sur la colline qui regarde le soleil couchant, un travail de quelques heures nous fit découvrir un champ de sépultures beaucoup mieux caractérisées. Là, il n'y avait plus de doutes possibles: nombreux fragments d'os de tous les âges, débris de vases funéraires, pierres tombales, cendres, charbons, médailles romaines, tout nous annonçait un cimetière de l'époque de notre village. En pouvait-il être autrement? Et partout où l'homme a laissé des traces de son passage, la tombe ne vient-elle pas se placer à côté du berceau, la mort ne vient-elle pas s'asseoir à côté de la vie?

Ce qui parut digne d'être noté dans ce pêle-mêle de résidus mortuaires qui avaient déjà subi plus d'un bouleversement, ce fut d'abord la grande quantité de pierres plates et de briques à larges rebords qui

(1) *Cours d'antiquités*, tom. II, page 213 et suiv.

(2) *Ibid.*, page 186.

servirent par leur juxtaposition à former des cercueils entiers, ou des coffres destinés à protéger les urnes cinéraires. Plusieurs de ces pierres étaient percées à leurs angles de trous qui donnaient passage à des clous de grande dimension. Ces clous plongeaient probablement dans une ouverture correspondante et remplie de bois ou de ciment.

Le cimetière contenait aussi des urnes cinéraires brisées et des coffres de bois dont le débris avait disparu, mais dont la présence antérieure est révélée par le grand nombre de clous de toutes grandeurs qui se trouvent mêlés à la terre. Ces urnes, d'après l'examen de ce que nous en avons rassemblé, avaient des formes variées et représentaient pour la plupart la figure des vases destinés aux usages domestiques. On ne doit pas s'étonner de cette humble et triviale manière de recueillir la cendre des morts, si l'on songe que les plus modestes colons n'avaient pas le moyen de se procurer des réceptacles plus somptueux. Dans un grand nombre de champs de sépultures gallo-romaines, on a trouvé les cendres du pauvre cachées sous de simples assiettes, des tessons de poterie, une tuile ou des pierres plates (1) ; obscurs monuments qui nous ont transmis leur dépôt sacré aussi bien que les urnes les plus opulentes.

Un fragment de bande de cuivre s'est retrouvé au milieu de ces débris, et l'on peut encore reconnaître les lettres tracés au pointillé : AVG. S... probablement *Augusto sacrum*. Cette petite inscription devait faire partie d'une offrande votive sur un tombeau.

Il nous est démontré que cette portion minime de cimetière contenait simultanément des tombes où des corps entiers avaient été ensevelis, et des vases dépositaires de la cendre des morts. Ces deux modes de sépultures se rencontrent fréquemment ensemble surtout dans les Gaules où les usages de la contrée avaient insensiblement modifié la coutume des vainqueurs (2).

Enfin les médailles trouvées parmi ces débris humains remontent au III^e et IV^e siècle de l'ère chrétienne, et, à cette période de la conquête, les sépultures mixtes se rencontrent souvent.

Il nous a été impossible de constater si la religion du Christ avait sanctifié ces dernières demeures. Quelques pierres figurant des X, antique symbole des premiers chrétiens, sembleraient venir à l'appui de cette opinion, mais ces fragments étaient tellement mutilés, qu'il ne nous a pas été permis de leur assigner une origine certaine. En tout cas, les débris de figurines trouvées dans les constructions, les

(1) *Cours d'antiquités*, tom. II, page 274.

(2) *Cours d'antiquités*, tom. II, page 261.

colonnnes brisées et les fragments d'autres sculptures profanes sont là pour attester que le paganisme y avait eu ses temples et ses idoles.

V.

Maintenant, cherchons à pénétrer l'époque où florissait notre village La petite collection de médailles que nous avons pu rassembler nous vient puissamment en aide pour résoudre ce problème. Les plus anciennes pièces de bronze ou de billon remontent à Trajan. Puis viennent les Antonins, Alexandre Sévère, Philippe, Gallien, Posthume, Victorin, les deux Tétrice, Claude le Gothique, Dioclétien, Constantin le Grand, Constantin II, Constance, Constant, Valentinien et Gratien qui termine notre série numismatique. Trajan a revêtu la pourpre en 98 après J. C. Gratien est mort en 383. Voilà donc près de trois siècles pendant lesquels ces humbles habitations étaient encore debout. Nos fouilles ont à peine effleuré cette vieille terre de la civilisation romaine ; il est probable que de nouvelles investigations reculeraient encore ces limites extrêmes de naissances et de destruction. Mais nous touchons au V^e siècle, et cette date porte avec elle le souvenir de tant de malheurs, qu'elle nous suffit au delà pour expliquer nos ruines (1).

Une particularité frappante s'est révélée partout où la pioche des travailleurs a remué des décombres, c'est le mélange constant de monceaux de cendres, de charbons, de pierres noircies ou calcinées par le feu, de verre et de métaux agglomérés par la fusion, des traces indubitables d'un épouvantable incendie. Ce village a donc péri par les flammes ; il a subi le sort de tant de villes et de bourgades gallo-romaines sur lesquelles une terrible fatalité vint s'appesantir dans les IV^e et V^e siècles. Le vieux monde disparaissait alors dans des flots de sang et de fumée ; un doigt invisible guidait le fer et la torche des barbares à travers ces vastes possessions que le glaive impérial ne savait plus ni contenir au dedans, ni protéger au dehors. L'histoire n'a pu suffire à enregistrer tant de désastres, et à chaque pas on retrouve une nouvelle page échappée à sa mémoire.

Au milieu des calamités qui dévoraient l'Occident, l'itinéraire des hordes sauvages était facile à transcrire. Les villes gauloises redoutées par leur murailles, ou convoitées par leur opulence servaient comme de lugubres étapes à ces meurtres, à ces pillages, à ces incendies. Les plus obscurs villages n'échappaient pas à la destruction générale,

(1) Voir pour plus de détails nos recherches archéologiques dans la vallée de Solemé, insérées dans le sixième volume du *Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne*.

seulement les épisodes qui se rattachaient à de modestes colonies passaient inaperçus comme chaque jour passent devant les yeux l'agonie et la mort du pauvre.

Ouvrons cependant le livre où sont rassemblées nos vieilles légendes des premiers siècles de la Gaule chrétienne, précieux monument élevé par la piété féconde et la science merveilleuse des cénobites du moyen-âge ; immense compilation où se sont réfugiés tous les documents de l'histoire primitive de nos pères, et voyons quel événement notable vint au V^e siècle éclater sur la contrée que nous explorons aujourd'hui ?

Sous le règne d'Aurélien, un sombre drame épouvantait les forêts de la Puisaye. Une foule de chrétiens, pour se soustraire aux fureurs de la persécution, s'étaient réfugiés sous ces abris déserts, et là se livraient au culte de la religion proscrite par les lois de l'empire. Alexandre, un des plus farouches satellites de l'empereur, traquait les fidèles comme des bêtes fauves, découvre Saint-Prix et ses nombreux compagnons près d'un lieu nommé Couci. Ces pieux néophytes chantaient les louanges du Seigneur, et se prodiguaient mutuellement les prières et les consolations si douces pour les âmes souffrantes. Le soldat impérial l'aborde avec insolence, et lui demande de quel droit il préside une réunion clandestine, et quelle est la religion qu'il professe. Nous sommes tous chrétiens, répondent-ils ensemble, et nous célébrons la puissance de celui qui commande à vos rois et à vos empereurs !

Si vous adorez le souverain maître des empereurs et des rois, votre culte est le nôtre, dit Alexandre, car le grand Jupiter seul dicte des lois aux cieux et à la terre !

Un violent débat s'engage entre l'émissaire d'Aurélien et la troupe chrétienne, qui témoigne son profond mépris pour ce dieu de l'Olympe dont l'infâme exemple ne sait enseigner au monde que la débauche, l'inceste et l'adultère.

Alexandre, transporté de fureur, s'écrie enfin : Vous vous êtes laissés séduire par je ne sais quel imposteur condamné au supplice de la croix ; renoncez à l'instant même à tous ces mensonges, et adorez Jupiter le dieu tout-puissant, sinon j'ai ordre de vous mettre à mort.

Tous alors répondent ensemble : Faites ce qui vous est prescrit, car nous ne renierons pas le créateur pour nous soumettre à la créature !

L'officier de l'Empereur s'adresse encore à Saint-Prix : Es-tu de l'avis de ces insensés ? lui dit-il.

— Faites éloigner un peu vos soldats, répond le sublime chrétien, je vais m'entendre avec mes frères.

La troupe armée se range à l'écart ; Alexandre croit déjà que la peur va faire abjurer celui qui paraît le chef de ce rassemblement. Mais Prix, debout au milieu d'eux, levant vers le ciel ses regards inspirés, prononce ces mots solennels : Voici, mes frères, voici notre Seigneur Jésus-Christ qui déploie sur nous l'étendard de la croix ; j'entends sa voix qui nous crie : Que celui qui veut me servir vienne avec moi !

— Que la volonté de Dieu soit faite ! répondent ces hommes animés d'une sainte résignation.

Cependant Alexandre frémit d'impatience ; il ordonne à ses soldats de cerner ces fanatiques, de diriger contre eux leurs armes menaçantes, et s'adressant à Saint-Prix : Qu'avez-vous décidé pour votre salut ? lui dit-il.

Voici notre réponse en deux mots, fit le courageux apôtre, nous adorons un seul Dieu, et nous sommes prêts à mourir pour lui !

A ces mots il tombe frappé de mort sous le glaive, ses compagnons sont massacrés, et son corps est précipité dans un puits (1).

Tel est le funèbre épisode qui, en 270, troublait les solitudes de la Puisaye. Un siècle et demi plus tard, une église et un monastère s'élevaient par les soins de Saint-Germain, évêque d'Auxerre, à qui avait été révélée la place jadis arrosée par le sang des martyrs. Ce lieu se nommait Coucy-les-Saints ; c'est le village de Saints-en-Puisaye d'aujourd'hui (2).

VI.

Une phrase égarée au milieu des légendes de nos saints évêques nous

(1) *Acta Sanctorum*, 25 maii, p. 365, apud Bollandos.

(2) La suite de la légende nous apprend que saint Cot, un de leurs compagnons, parvint à s'échapper avec la tête de saint Prix qu'il avait recueillie, mais que les persécuteurs s'étant mis à sa poursuite, l'atteignirent près d'Auxerre où ils le mirent à mort. Les chrétiens l'inhumèrent dans cet endroit avec la tête de saint Prix, et c'est aujourd'hui le village de Saint-Bris, à deux lieues d'Auxerre. Son église possède encore des reliques de ces martyrs.

Les Bollandistes nous ont également transmis la version qui constate la fondation d'une église par saint Germain, sa dévastation par les Barbares, et sa restauration par un riche habitant du pays nommé Porcaire. C'était un homme de qualité, dit la légende, possesseur d'un vaste domaine, et qui, poursuivant un jour un sanglier jusque dans la vallée où avait été bâtie cette église, s'avisait de faire enlever par ses serviteurs quelques tuiles entières qui restaient encore à ce monument dont il ignorait l'origine. Peu de jours après, saint Prix lui apparut, et lui reprocha son sacrilège, en lui faisant promettre de réparer sa faute. Porcaire en effet se hâta de faire rapporter les débris de la basilique, fournit à ses frais tous les matériaux nécessaires à sa reconstruction, et la fit consacrer de nouveau par un prêtre. *Acta Sanctorum*, 25 maii, p. 366.

apprend la catastrophe sous laquelle tombèrent à leur tour ces pieux monuments, peu de temps après leur fondation (1).

La Gaule venait d'être envahie par un affreux débordement de barbares. Attila s'avancait à leur tête, jetant aux brises de l'Occident ces terribles paroles : l'étoile tombe, la terre tremble, je suis le marteau de l'univers et le fléau de Dieu ! — Les hordes qu'il traînait à sa suite étaient la terreur même des autres barbares : « Les Huns, effroyables cavaliers, au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux » (2), s'élançaient sur le vieux monde comme pour effacer les dernières traces de la grandeur romaine ; aveugles instruments d'une éternelle pensée, ils marchaient au bruit de leurs cris sauvages, au soulèvement de leurs épouvantables instincts. A la lecture des annales de cette époque, on se demande s'il y avait quelque fibre humaine dans le cœur de ces hideux fantômes du Nord, dont le fer n'épargnait ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards ; dont la rapacité s'abattait sur les palais et sur les chaumières et venait braver le ciel en dépouillant les plus augustes sanctuaires.

« A leur approche, dit un écrivain moderne (3), tout fuyait ou se disposait à fuir devant cette tempête des nations que précédait l'incendie et que suivait la famine. Chacun se hâtait de mettre ses provisions, son or, ses meubles à l'abri ; les habitants des petites villes couraient se renfermer dans les grandes sans y trouver plus de sécurité ; les habitants de la plaine émigraient vers la montagne ; les bois se peuplaient de paysans qui s'y disputaient les tanières des bêtes fauves ; les riverains de la mer et des fleuves, mettant à l'eau leurs navires, se tenaient prêts à transporter leurs familles et leurs biens sur le point qui leur paraissait le moins menacé. »

Les villes de Strasbourg, Tongres, Arras, Metz, Reims, et tant d'autres furent réduites en cendres, les citoyens massacrés ; des cruautés inouïes s'étaient exercées jusque sur de faibles jeunes filles. Orléans assiégé échappe comme par miracle à une imminente destruction. L'arrivée providentielle des légions commandées par Aëtius force Attila d'abandonner sa proie, et ses bandes éparpillées, la rage dans le cœur, gagnent les champs Catalauniques où elles vont trou-

(1) Labbei Biblioth. tome I, p. 416, *Acta Episcop. Autissiod.*

(2) Jornandès de rebus Gest, cap. xxxiv. Chateaubriand, *Etudes historiques.*

(3) Amédée Thierry, Episodes de l'histoire du V^e siècle, *Revue des deux mondes*, 1852.

ver enfin le plus terrible châtimeut. C'est dans cette retraite qu'elles traversent le pays Auxerrois, qu'elles brûlent le monastère de Coucy-Saints, qu'elles dévastent son église, et que probablement elles font disparaître le pauvre village dont nous retrouvons aujourd'hui les ruines. Une lieue seulement de distance le séparait du monument consacré à Saint-Prix, et il était sur le bord du chemin qui conduisait à Auxerre.

On ne doit pas s'étonner des désastres qui accablaient alors les villes et les moindres bourgades. Ce ramas de nations qui venait d'inonder la Gaule n'avait d'autre ressource que le meurtre et le pillage pour accomplir son pèlerinage d'enfer. Leur chef lui-même, que les vœux orgueilleuses et les instincts de conquérant dominaient plus que la soif du sang et de l'or, tolérait ces effroyables saturnales pour s'attacher plus puissamment les peuplades appelées à son aide. Aussi rien n'était respecté ; l'indigence elle-même fut dépouillée de son toit de chaume. Mais l'histoire a dû laisser dans l'ombre toutes ces calamités particulières, pour nous offrir les traits les plus saillants de ce lamentable souvenir.

Les chroniqueurs n'ont rien transmis de positif sur le sort que les Huns firent subir à la cité d'Auxerre qui pleurait encore sur la tombe récente de son grand saint Germain. Cependant un nouveau martyr tombait dans ses murs sous le fer des Barbares : saint Fraterne, évêque, allait prendre sa place dans le caveau de l'église de Saint-Maurice, près de celui dont il avait été le disciple, le successeur et l'ami.

Ainsi, dans chaque ville assiégée, c'est toujours l'évêque qui représente la force, le dévouement, la gloire ou le malheur ; il arrive le premier sous le glaive de l'ennemi, il est le guide, le protecteur de son troupeau, et, suivant que le ciel l'a permis, il devient la généreuse victime de son courage, comme les évêques de Reims, d'Auxerre et d'autres lieux, ou le sauveur de son pays, comme saint Aignan, saint Loup et le pape saint Léon.

Cette mission sublime fatalement attachée aux évêques n'a rien qui doive nous surprendre, car outre la raison du devoir religieux qu'ils portaient profondément dans leurs cœurs, il y avait la raison du devoir civil. Comme l'a très-bien fait remarquer M. Amédée Thierry (1), l'évêque était le seul fonctionnaire qui représentât la hiérarchie romaine ; c'était à lui que s'adressaient les citoyens dans les jours de détresse, comme au plus haut placé pour le conseil et pour l'action. Préposé en même temps à la garde du corps et de l'âme, il était prêtre et magistrat,

(1) Loc. cit.

décemvir, préfet et général d'armée, suivant les circonstances et la pression des événements.

VII.

Après le passage d'Attila, notre vallée ne fut plus qu'un amas de cendres, de pans de murailles, de colonnes mutilées que le voyageur contemplait avec un sentiment de tristesse et d'effroi. Nul des habitants de ce bourg disparu n'avait cherché à en relever les pierres calcinées, et comme les villes maudites de l'écriture, ces ruines étaient vouées désormais à la solitude et à la mort. Cependant ces ouragans formidables, ces épouvantables ébranlements, qui menaçaient les sociétés d'une dissolution prochaine, avaient profondément modifié l'esprit des populations. La terre manquait sous leurs pieds, mais leurs regards se dirigeaient vers les cieux. La religion du Christ, dont la voix pénétrante pleurait avec toutes ces infortunes, dont l'austère mélancolie errait sur tous ces débris, dont les ineffables promesses ranimaient toutes les espérances, cette religion si pure avait agrandi ses pacifiques conquêtes. On se réfugiait sous la bannière de l'Eglise, on formait de vastes associations pour prier, pour travailler et pour mourir. De là ces innombrables monastères qui couvraient la Gaule au moyen-âge, et où le véritable peuple venait cacher son intelligence et sa liberté.

Une de ces pieuses demeures avait surgi vers ce même temps, en face de nos ruines. C'était le monastère de Fontenoy. Il était situé à l'exposition du midi, à mi-côte, sur une pente très-douce, au-dessus d'une prairie arrosée par plusieurs sources, au milieu de frais ombrages et des terres les plus fécondes, véritable oasis qui semblait vouloir faire oublier les misères du passé. Rien de particulier sur les phases de son existence n'est parvenu jusqu'à nous ; on ignore l'époque précise de sa fondation et celle de sa chute (1).

Un personnage dont le nom est resté populaire dans la contrée, saint Marien y rendit le dernier soupir, en 488. Nous ne pouvons résister au désir de rapporter ici quelques fragments de la légende de cet

(1) La première trace du monastère de Fontenoy se trouve dans la légende de saint Marien. Vers le VI^e siècle, saint Aunaire le met au nombre des établissements religieux pour lesquels il avait fait un règlement synodal. On le retrouve encore mentionné dans une charte de 1155, publiée par l'abbé Lebeuf (*Hist. d'Auxerre*, tome II, p. 19). Il disparaît ensuite totalement dans l'histoire.

L'emplacement qu'il occupait est connu sous le nom de *Saint-Bonnet*, les champs d'alentour s'appellent *Terres des Moines*. — L'église de Levis possédait une statue de ce saint, et une petite cloche nommée cloche aux moines, avec une inscription datant du XII^e siècle ; elle a été fondue à l'époque de la révolution de 89. Quant à la statue, elle a également disparu.

ancien frère lai de l'abbaye de Saint-Côme; sa mémoire et son culte ont survécu après quatorze siècles, tant il y a de sympathie chez les masses villageoises pour ces hommes simples et laborieux comme elles, qui ont porté avec honneur la plus humble livrée, et qui ont sanctifié les plus obscurs travaux.

« Du temps de l'évêque Allode, l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre exhalait au loin les parfums de sa sainte renommée et de sa douce prospérité. Marien, attiré par cette illustration si pure, abandonne le pays de Bourges où les Goths, ennemis jurés de la doctrine de J.-C. avaient établi leur domination odieuse. Plein d'horreur pour leurs souillures et leurs pratiques sacrilèges, il quitte ses proches et sa maison natale. Le sublime voyageur, si fort malgré sa faiblesse, si fier malgré son humble contenance, marchait revêtu de la livrée monastique, et rêvant déjà dans son cœur la simple robe de cénobite. Il arrive à la porte du glorieux monastère, selon la coutume de ceux qui renonçaient au monde, il murmure une touchante prière pour être admis au nombre de ses bienheureux habitants. On lui refuse d'abord la grâce qu'il implore, on le repousse, on l'accable de reproches amers et de paroles outrageantes pour éprouver la force de son âme; rien ne le décourage, il est inébranlable, il implore toujours. Enfin l'abbé, touché de sa persévérance, vient à sa rencontre, suivi de ses frères, lui donne connaissance de la règle sévère qui les régit, et le reçoit comme membre de la sainte famille. Marien, au comble de ses vœux, est bientôt l'exemple de toutes les vertus, et surpasse en austérité les plus anciens de l'abbaye.

» Tous admiraient sa piété profonde et sa patiente résignation, lorsque l'abbé St-Mamert, voulant mettre ses vertus à une nouvelle épreuve, lui confie la plus vile fonction du monastère en le préposant à la garde des troupeaux. Marien accepte avec autant de joie que s'il eût reçu le plus insigne honneur. Il part donc pour Mézilles, où il devient le gardien d'un troupeau de bœufs et de génisses. »

Confiné dans cette contrée sauvage, promenant ses mystiques rêve-

Il ne subsiste plus aucun vestige des bâtiments du monastère : tout aujourd'hui est en culture; les gens du pays prétendent reconnaître l'emplacement de l'église, ou *le tour de la procession*, par la vigoureuse végétation du grain qu'on y sème, et qui pousse beaucoup mieux qu'aux environs. On y a trouvé, à peu près en 1750, des pierres avec des inscriptions qui n'ont point été conservées, et que plusieurs des habitants se rappellent encore avoir vues; il est probable que si l'on y opérât de nouvelles fouilles, on ferait quelque découverte importante pour l'histoire. (Pasumot, *Dissertation sur le lieu où s'est donnée la bataille de Fontenoy*, p. 19.)

ries au milieu des fleurs de la vallée et du silence des forêts, recueillant dans son âme toutes les suaves émotions, toutes les harmonies, tous les parfums que Dieu sème à profusion au sein des solitudes champêtres, il inspirait aux habitants de la contrée une profonde vénération. Les animaux les plus farouches semblaient obéir à son occulte puissance.

« Un jour, une bande de malfaiteurs armés se jette sur lui, le dépouille de tous ses vêtements et ne lui laisse que son manteau. Il les rappelle, et leur dit : Vous oubliez ma bourse, prenez-la donc, si elle peut tenter votre cupidité, et emportez-la avec le reste. Les voleurs revinrent en effet, se saisirent de la bourse et du manteau, et le laissèrent entièrement nu. Comme ils étaient étrangers au pays, ils s'égarèrent, et le soir se retrouvèrent accablés de fatigue près de la cabane de Marien. Le pieux solitaire les aperçoit, les appelle et les accueille avec bonté; il leur lave les pieds, leur offre un souper confortable, et leur prodigue les soins de la plus attentive hospitalité. Ces hommes, endurcis dans le crime, sont frappés d'admiration devant cette vengeance toute chrétienne; le repentir entre dans leurs âmes, et l'un d'eux se convertit à la foi, est baptisé par lui, et devient un ardent apôtre de la doctrine de Jésus-Christ. »

On raconte de lui mille autres choses merveilleuses qui charment, dans les veillées d'hiver, les récits de la chaumière : on voit encore, derrière l'église de Fontenoy, un pré où le saint homme venait, dit-on, garder ses vaches, et, à chaque pas, on découvre une tradition, un souvenir, un écho du nom de saint Marien.

« Aux approches du jour de Pâques, il fut prié de venir célébrer la fête dans le monastère de Fontenoy. Il s'y rendit, assista aux cérémonies religieuses; mais le lendemain, saisi d'une fièvre violente, il ressentit les aiguillons de la mort, et après trois jours de souffrances, rendit son âme au Seigneur. » Son corps fut transporté à Auxerre. L'abbé, suivi de toute la population, vint processionnellement à sa rencontre. On le plaça dans l'église Saint-Germain, et pour honorer sa mémoire, le monastère de Saint-Côme porta désormais le nom de Saint-Marien.

VIII.

Rien de notable n'est à signaler pour l'histoire de notre vallée pendant les quatre siècles qui suivent le passage d'Attila et la mort de saint Marien.

On sait vaguement que le pays auxerrois fut ravagé par les Sarrasins dans la première moitié du VIII^e siècle, mais aucun fait ne vient

confirmer cette tradition incertaine. Devons-nous parler d'une fontaine située dans les vallées de Fontenoy qui, de temps immémorial, a conservé le nom de fontaine des *Sarrasins*? Nous ne nous arrêterons pas sur cette particularité qui pourrait éveiller bien des commentaires — Que de barbares venus du Nord ou du Midi s'étaient assis aux bords des fontaines de la Gaule depuis la chute de l'Empire Romain !

Plus tard, nous voyons Pépin-le-Bref, à la tête de son armée, suivre la voie romaine qui conduit d'Auxerre à Méves, où se trouvait alors le passage de la Loire (1). Il marchait vers l'Aquitaine, cette terre sans cesse révoltée contre le joug de la nouvelle race royale, et qui revendiquait, pour les chefs, le droit héréditaire à la couronne de Clovis (2). — Des hauteurs de la forterre, où monte cet âpre chemin de la Conquête, il pouvait voir se dérouler, à ses pieds, les campagnes de Fontenoy, où ses arrière-petits-fils devaient un jour se disputer son héritage.

IX.

Nous arrivons au IX^e siècle. La tombe vient de se fermer sur Louis-le-Débonnaire, et en même temps sur cette ombre défaillante du nouvel Empire d'Occident, que Charlemagne avait taillé avec la pointe de son épée, et qu'il avait un instant revivifié sous le magique rayonnement de son génie. L'histoire s'est fatiguée à nous transcrire les luttes sanglantes, les victoires, les défaites, les transactions hideuses, les parjures effrontés, toutes les hontes enfin dont les quatre héritiers de l'Empereur ont donné le triste spectacle, pour s'arracher les débris de cette couronne tant de fois outragée. Il fallait un dénouement terrible à ce drame semé sur la surface de l'Europe entière. Notre obscure vallée et quelques champs cirvoisins avaient été désignés par la Providence pour servir de théâtre à cet acte suprême, qui va donner un nom et des limites à la France.

Deux armées formidables étaient en vue d'Auxerre, le 21 juin 841, et à la distance de trois lieues l'une de l'autre. L'une, commandée par Lothaire, empereur d'Italie, suivait les hauteurs boisées et les bas fonds marécageux d'Eglény, Parly, Beauvoir, Pourrain, Moulins-sur-Ouagne, et gagnait le point culminant du village de Fontaines (3). L'autre, ayant à sa tête Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, suivait

(1) Labbei Biblioth., tome I, p. 427. *Hist. Episc. Autiss.* tome III, p. 650.

(2) Chateaubriand, *Analyse raisonnée de l'hist. de France.*

(3) Les dissidences des historiens de la bataille de Fontenoy ont surtout porté sur le lieu du campement de Lothaire. Lebeuf, dont l'autorité a été suivie par pres-

la voie romaine par Vallan, Avigneau, Escamps, Ouanne, pour se rendre sur les plateaux de Thury, de Lain et de Saints-en-Puisaye.

Un seul document, authentique et sérieux, nous est resté au sujet de cette bataille ; il est tombé de la plume d'un brave soldat, qui avait lui-même combattu dans les rangs de l'armée française, de Nithard, lui aussi petit-fils de Charlemagne par sa mère, et qui nous a légué ses souvenirs trop prolixes pour lui peut-être, mais souvent trop abrégés pour l'histoire.

Laissons-le donc parler et prenons son récit au moment où les deux armées ont choisi leur position respective : « Le lendemain (23 juin), » les armées sortent de leurs camps, disposées à combattre. Louis et Charles envoient encore des députés à Lothaire ; ils lui demandent de ne pas oublier qu'ils sont frères, et de ne pas troubler plus longtemps la paix qui doit régner dans la sainte église et dans toute la chrétienté ; ils offrent tous les bagages de leur armée, à l'exception des armes et des chevaux. Ils proposent enfin d'abandonner chacun une portion du royaume, l'un jusqu'à la forêt des Charbonnières, et l'autre jusqu'au Rhin. Que s'il refuse encore ces conditions, ils diront qu'ils partageront la France entière en parties égales, et qu'il aurait à choisir ce qui lui conviendrait. — Lothaire répond qu'il fera connaître ses intentions, et il envoie aussitôt Dregon, Hugon et Hégibert dire que, ces propositions étant nouvelles, il demande à réfléchir. Pépin n'avait pas encore fait sa jonction, et il voulait gagner du temps. Pour en imposer davantage, il dépêche Ricuin, Hermenalde et Frédéric, pour assurer, sous la foi du serment, qu'il ne désirait ce délai que pour le bien de tous, et pour préparer un arrangement équita-

tous les auteurs modernes, avait d'abord établi ce camp près de Fontenailles-sous-Audries. Mais après un examen plus attentif, quelques années plus tard, dans son *Histoire d'Auxerre*, il fait suivre à Lothaire la route que nous indiquons, et qui résulte clairement de la narration de Nithard. Cette direction a été adoptée par Pasumot et M. Paultre des Ormes, sauf quelques modifications par lesquelles ce dernier démontre que Lothaire a dû, suivant les règles de la stratégie, camper à Fontaines, et non dans le bas fond de Fontenoy. Quant à Lebeuf, malgré la correction de cet itinéraire, il persiste même dans son *Histoire d'Auxerre*, à faire remonter les deux armées près de Druyes et de Bretignelle, ce qui devient physiquement impossible, car pour aller de Fontaines à Audries, il eût fallu traverser le camp de Charles le-Chauve, et alors un engagement était inévitable. Il en convient lui-même dans cette phrase : « L'armée qui passa le plus près d'Auxerre, était celle de Louis et de Charles, laquelle ayant gagné Ouhé par Chevannes et Avigneau, qui étaient des pays plus découverts et moins aquatiques, se trouva en état de camper si près de Thury, qu'elle fermait le passage à celle de Lothaire. » (*Hist. d'Auxerre*, tome 2, p. 27). Personne n'ayant cherché à contester l'identité du *Tauriacus* avec notre Thury moderne, il s'ensuit que les deux armées, par la force des choses, ont dû nécessairement se rencontrer dans la plaine de Fontenoy.

ble entre ses frères et le peuple chrétien. Louis et Charles, confiant dans cette promesse, conviennent de maintenir la trêve pendant deux jours, et rentrent dans leur camp où le lendemain la messe de saint Jean doit être célébrée. — Cependant Pépin arrive au secours de son oncle, et Lothaire, levant le masque, mande à ses frères qu'ils doivent savoir que sa qualité d'empereur lui assigne une autorité suprême, et qu'ils doivent comprendre les devoirs que lui impose ce titre magnifique ; que du reste il n'est déjà plus le seul arbitre des intérêts de tous. On demande aux députés s'il accepte du moins quelques-unes des conditions proposées, où s'il fait connaître ses intentions définitives, et ceux-ci répondent qu'ils n'ont reçu aucune instruction à cet égard. — Alors, voyant qu'il n'y a plus de ce côté nul espoir de justice et de conciliation, Charles et Louis, pour la dernière fois, sollicitent de leur frère la communication de sa volonté ou l'acceptation de quelques-unes de leurs propositions, sinon, ajoutent-ils, puisqu'on les pousse à cette extrémité, le lendemain vers la deuxième heure du jour, ils s'en remettront au jugement de Dieu. Lothaire, selon sa coutume, méprise insolument ces démarches, et répond qu'ils verront bientôt ce qu'il doit faire (1). »

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les deux camps ennemis, et commençons par celui de Lothaire. Que pouvons-nous saisir à travers ce tumulte, ce pélo-mêle étrange de tant de nations différentes, le cliquetis des armures, les hennissements des chevaux, le bourdonnement confus de toutes ces voix humaines dont les idiomes se croisent et frappent les airs des plus bizarres consonnances ? C'est d'abord l'orgueilleux Lothaire entouré de ses principaux chefs, Adalbert, comte de Metz, le boute-feu de ces guerres civiles, Gérard, comte de Paris, Albert d'Austrasie, Arnould, Gombaud, Othberg, évêque de Mayence, Hilduin, abbé de Saint-Denis et une foule d'autres seigneurs dont les noms sont enregistrés dans les annales de nos provinces. Puis Angilbert d'Aquitaine, ce guerrier qui prend une lyre quand il dépose son épée, ce patriarche des Trouvères de la Provence, qui se prépare à chanter la gloire ou l'infortune de son impérial compagnon d'armes.

Voici venir les légats du pape apportant des paroles de paix et de conciliation ; on repousse leur pieuse intervention ; la soif du pouvoir et de la vengeance a frappé ces hommes de vertige. Parmi les envoyés

(1) Nithardi historia, lib. 11 cap. IX. Apud scrip. rerum Gall. tom. VII. p. 22 et suiv.

du saint-siège, on remarque surtout Grégoire, archevêque de Ravenne (1), prélat ambitieux et fourbe, qui rêve de nouveaux privilèges pour se soustraire à la dépendance de l'évêque de Rome, et qui ne désespère pas d'arriver au trône pontifical, s'il peut rapter la faveur de Lothaire. Il est escorté par trois cents chevaux chargés de tous les trésors dont il a dépouillé son église ; ces somptueuses richesses sont destinées à séduire l'empereur. Aussi, il éprouve une joie secrète en voyant les dispositions de ce dernier qui refuse tout accommodement avec ses frères ; il parcourt le camp, il encourage les chefs et les soldats, il annonce une victoire éclatante : « Quant je verrai Charles vaincu paraître avec les bras liés, dit-il, je me déganterai pour lui couper les cheveux et le faire clerc, puis je l'emmènerai dans mon diocèse (2).

Bientôt tous les regards se tournent vers les vallées de Mezilles ; voici le renfort si ardemment désiré par Lothaire ; c'est Pépin d'Aquitaine, à la tête d'une armée d'auxiliaires ; pauvre enfant (3) à peine parvenu à l'adolescence, accablé sous le poids inaccoutumé d'une armure, il vient de succéder à son père, qui lui laisse en mourant une couronne où la haine, le malheur et le sang des guerres civiles vont déposer leurs sinistres empreintes. Deux chefs illustres, ses deux beaux-frères, Gérard, comte d'Auvergne, et Raoul, comte du Limousin, accompagnent ce jeune prince et veulent inaugurer ses premières armes ; mais la mort doit les frapper tous deux sur le champ de bataille. Cependant les nouveaux venus épuisés déjà par une marche forcée répandent une nouvelle triste et décourageante : Bernard, duc de Septimanie, qui devait arriver avec eux, les a trahis ; en homme rempli d'une excessive prudence, et qui sait combien sont mobiles les faveurs de la fortune, il s'est arrêté avec ses troupes à trois lieues en deçà de la Loire, et attend que le sort ait désigné le vainqueur pour lui faire offrir son hommage (4).

Passons maintenant au camp de Charles-le-Chauve et de Louis de Bavière ; ici tout est calme et solennel. Nous avons vu quelle était la contenance des deux frères vis-à-vis de Lothaire, que le prestige du droit d'ainesse et du nom d'Empereur rendait encore plus redoutable

(1) Ann. Bertin. ad. ann. 841. Italia sacra. tom. 2. Ravenn. archiépisc. p. 345.

(2) Anecdotes Italiennes, page 181.

(3) Pépin, fils de Pépin, roi d'Aquitaine, n'avait que 15 ans lors de la bataille de Fontenoy. Mézeray, histoire de France.

(4) Hist. gén. du Languedoc, page 529.

à leurs yeux. Les principaux seigneurs, Adhélard de Neustrie, Warin, comte de Toulouse ; Henri de Bretagne ; Lambert, comte de Nantes ; Aubert, comte d'Avallon ; Hugues, bâtard de Charlemagne ; Nithard lui-même et Conrad, comte d'Auxerre et frère de Judith, mère de Charles-le-Chauve, sans invoquer par de basses flatteries les passions ambitieuses ou vindicatives des deux rois, entretenaient leur courage et leur confiance en leur montrant la grandeur de la mission qu'ils devaient accomplir. Une question immense dominait toutes ces agitations intestines. L'empire de Charlemagne avait réuni sous le même joug une multitude de peuplades différentes par les mœurs, la race et le langage ; quand le grand Empereur fut descendu dans la tombe, ces peuples, mal contenus par la main débile de Louis-le-Débonnaire, commencèrent à s'émouvoir, et au souvenir de leur antique nationalité se préparèrent à s'affranchir des lois que leur imposait la conquête. Le partage de l'empire vint remuer plus profondément encore toutes ces idées, toutes ces aspirations nouvelles. Aussi les manœuvres de Lothaire, qui cherchait visiblement à concentrer encore une fois sous sa puissance la totalité de l'héritage paternel, et à ressusciter l'empire d'occident, mirent le comble à l'effervescence. « Enfin, sa réponse altière à ses frères suppliants était, à proprement parler, un manifeste contre l'indépendance nationale dont les peuples sentaient le besoin ; ils y répondirent d'une manière terrible, dit M. Augustin Thierry (1), par cette fameuse bataille de Fontenoy, près d'Auxerre, où les fils des Welsks et des Tentskes combattirent sous les mêmes drapeaux, pour le renversement du système politique fondé par Karle-le-Grand. L'espèce de recueillement religieux, avec lequel l'armée des confédérés se prépara à ce combat comme au jugement de Dieu, prouve que dans la conviction des contemporains il devait s'y décider autre chose qu'une querelle domestique. »

Mais suivons le récit de Nithard : « Dès la pointe du jour, Louis et Charles occupent, avec environ le tiers de leur armée, le sommet d'une montagne contiguë au camp de Lothaire ; ils attendent et son arrivée et la deuxième heure, ainsi qu'ils l'avaient fait dire avec serment. Lothaire s'étant présenté à l'heure convenue, le combat s'engage sur un petit ruisseau des Bourguignons et on se battit avec chaleur. Louis et Lothaire s'attaquent vigoureusement au lieu nommé *Brittas* ; ce dernier, forcé de plier, prend la fuite. La portion de son armée, qui se rencontre avec Charles à l'endroit nommé

(1) Lettres sur l'hist. de France. p. 182.

» *Fugit*, est sur-le-champ mise en déroute; la troisième division, qui
 » attaqua à *Solennit*, combattit avec courage contre Adhélard et les
 » autres chefs auxquels, avec l'aide de Dieu, j'ai prêté un puissant
 » secours, et déploya un grand courage et une vive résistance. Enfin
 » elle fut écrasée, et tous les alliés de Lothaire cherchèrent leur salut
 » dans la fuite (1). »

Que dirons nous de plus? Dieu seul garde le souvenir des terribles épisodes de cette sanglante journée; Dieu seul a recueilli les clameurs sauvages, les éclairs des épées, le choc des armures, les blasphèmes, les cris d'agonie, les flots de sang qui ont inondé les sombres replis de la bataille, tout ce lugubre appareil déployé par la fureur et par la mort. Cent mille combattants furent couchés dans ces champs encore tout parés de moissons jaunissantes!

« Malédiction, s'écrie le poète Angelbert, malédiction sur ce jour
 » si fatal! Que sa trace disparaisse du cercle de l'année, que sa mé-
 » moire soit effacée à jamais; que les rayons du soleil lui refusent
 » leur lumière, qu'il soit sans aurore et sans crépuscule!

» Que ce soit une nuit profonde, une nuit lamentable et remplie d'é-
 » ternelles douleurs, que la nuit où périrent tant de vaillants guerriers,
 » tant de héros vieillis dans les batailles, et sur le trépas desquels un
 » père, une mère, un frère, une sœur, des amis ont versé tant de
 » larmes (2)! »

Le combat n'avait duré que quelques heures; à midi tout était fini. Louis et Charles, épouvantés de leur victoire, eurent recours aux lumières des évêques et à la miséricorde divine. Le lendemain, qui était un dimanche, après la célébration de la messe, ils firent prodiguer des soins indistinctement à tous les blessés. Ils envoyèrent, après ceux qui s'étaient enfuis, leur dire que s'ils voulaient retourner à leur foi, toute offense leur serait pardonnée. Un concile tenu dans le camp même (3) déclara qu'on avait combattu pour la seule justice, que le jugement de Dieu l'avait prouvé, et qu'ainsi quiconque avait pris part à l'affaire, soit par conseil, soit en actions, comme instrument de la volonté de Dieu, était exempt de tout reproche; mais que si quelqu'un, au témoignage de sa propre conscience, avait conseillé ou agi dans cette guerre par colère ou haine ou vaine gloire, il devait avouer sa faute en confession, et faire la pénitence qui lui serait impo-

(1) Nithardi hist. liv. 2.

(2) Ex manuscripto regio n° 1154. Versus de bella qui fuit acta Fontaneto

(3) Biblioth. hist. de l'Yonne, tome 1 p. 228.

sée (1). En outre, un jeûne de trois jours fut ordonné entre Thury et le camp de Fontaines.

Le soir même de la bataille, Bernard, qui était en observation à Thury, instruit par ses éclaireurs de l'issue de l'engagement, envoya incontinent Guillaume, son fils, pour assurer Charles de sa fidélité et lui offrir ses services comme médiateur entre lui et son neveu Pépin d'Aquitaine. Le roi reçut volontiers son serment et le fit partir de suite pour entamer les négociations (2).

Le même jour, une scène burlesque vint rompre un instant le deuil immense qui couvrait ces campagnes : une bande de soldats vainqueurs ramenait vers le camp des deux rois un personnage aux vêtements lacérés et souillés de poussière, monté sur une haquenée à laquelle on avait coupé la queue et les oreilles. C'était Grégoire, l'archevêque de Ravenne, qui avait pris la fuite avec les gens de Lothaire et qui était tombé entre les mains des soldats avec tout son brillant bagage ; il s'avancit ainsi défiguré à travers les huées, les injures et les mauvais traitements. Le malheureux prélat fut présenté à Charles-le-Chauve dans cet équipage misérable ; toutes ses richesses furent livrées au pillage, et le roi, après l'avoir fait attendre longtemps, ne l'admit en sa présence que pour lui reprocher son ambition, son avarice et sa cupidité : « Je devrais, ajouta ce prince, punir les discours téméraires que tu as tenus contre moi ; mais je veux respecter un caractère que tu déshonores. Retourne à ton siège. » Il le congédia de la sorte, en lui faisant remettre de l'argent pour son voyage (3).

Hérivalde, évêque d'Auxerre, était également attaché de cœur au parti de Lothaire ; il avait déjà trempé dans la conspiration de ce prince contre Louis-le-Débonnaire, et avait été obligé de se cacher pour fuir la vengeance de l'Empereur. Après la bataille de Fontenoy, il revint à Charles-le-Chauve, qui le reçut en grâce, et le chargea de faire, au mois de septembre suivant, la translation du tombeau de saint Germain, en commémoration de sa victoire (4).

Le résultat final de la bataille de Fontenoy fut un partage de l'Empire, qui attribuait à Charles toute la partie de la Gaule située à l'ouest de l'Escaut, de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec le nord de l'Espagne jusqu'à l'Elbe. Les pays de langue Teutonique jusqu'au

(1) Nithardi hist. lib. 5.

(2) Hist. gén. du Languedoc, p. 530.

(3) Anecdotes Italiennes, page 182.

(4) Lebeuf, hist. d'Auxerre, tome 1, page 177.

Rhin et aux Alpes, furent donnés à Louis. Lothaire réunit à l'Italie toute la partie orientale de la Gaule, comprise au sud, entre le Rhin et les Alpes ; au nord, entre le Rhin et la Meuse et entre la Meuse et l'Escaut, jusqu'à l'embouchure de ces fleuves. « Cette longue bande de territoire, comprenant quatre populations et quatre langues différentes, formait une division entièrement factice et de nature à ne pouvoir se perpétuer, tandis que les deux autres divisions, fondées sur la distinction des races et des existences nationales, devaient se prononcer de plus en plus. Il est probable que c'est alors que s'introduisirent dans le langage les dénominations de nouvelle France (2), pour désigner le royaume de Karle, et d'ancienne France, pour désigner celui de Lodewig (3). »

X.

Nous l'avons dit en abordant ce travail, notre intention n'a pas été d'entamer une discussion nouvelle sur le véritable champ de bataille de Fontenoy ; nous renvoyons aux mémoires savamment élaborés de Lebeuf, de Pasumot, de MM. Tarbé et Paulire des Ormes ; on y trouvera des preuves irrécusables. La seule observation que nous ayons à joindre ici s'applique aux deux noms *Brittas* et *Fagit*, légués par l'historien Nithard, deux noms qui seuls ont pu laisser des doutes dans l'esprit des investigateurs. Or, ces deux noms, recueillis par un soldat arrivé d'une extrémité de la France, par un étranger dans son rapide passage sur une terre jonchée des cadavres de ses compagnons d'armes, ces deux noms devaient avoir une origine plus large et plus frappante que celle que l'on assigne à la dénomination de quelques hectares de bois perdus sur la colline. En 841, le village dont nous avons reconnu la trace n'avait pas totalement disparu ; ses ruines subsistaient encore ; une terreur religieuse s'attachait à cette sombre histoire du passé ; de lugubres légendes vivaient dans toutes les mémoires.... *Brittas* et *Fagit* avaient été les villes de la contrée ! Ces noms illuminés du prestige de la fatalité, qui n'étaient plus que les tombeaux d'une population jadis florissante, qui devenaient encore la sépulture d'une armée formidable, durent frapper l'historien des petits fils de Charlemagne ; et, lorsque dans le silence d'un monastère, au murmure des flots de la Loire, Nithard, deux ans après la grande

(1) Francia nova. . Francia quæ dicitur antiqua.. Monachus Sangallensis.

(2) Aug Thierry, loc cit page 195.

Bataille qui décima la noblesse de France, interrogeait ses terribles souvenirs, ces deux noms, antiques vestiges d'une lamentable catastrophe, nouveaux témoins d'un horrible malheur, il les inscrivit dans son livre, comme des monuments que Dieu propose à l'enseignement des nations (1).

XI.

Après un événement aussi capital que le fut la bataille de Fontenoy, nous ne rencontrons plus rien dans l'histoire qui mérite de fixer notre attention sur cette contrée. Sans doute elle subit le sort commun, lors des invasions qui se succédèrent, après le démembrement de l'Empire, invasions si fatales à la France, et que Charlemagne avait présentes, le jour où il pleurait, en voyant de loin les voiles des Normands insulter nos rivages,

Nous noterons cependant, en 1359, la dévastation de la Puisaye par les troupes d'Angleterre et de Navarre, qui, ne trouvant plus rien à piller à Auxerre, s'étaient répandues dans les campagnes environnantes. On fixe vers le temps de Pâques le commencement de ces excursions. Les habitants des villages, saisis de terreur, fuyaient alors de leurs demeures et se réfugiaient dans les bois. Il est probable que c'est à cette époque seulement que l'on doit faire remonter l'origine de la sainte Bienaise qui se célèbre à la mi-septembre dans l'église de Fontenoy. On y chante la messe de Pâques, pour rappeler que les gens du pays, n'ayant pu célébrer cette fête le 21 avril, à cause de l'invasion des armées étrangères, l'avaient remise au mois de septembre de cette même année, lors de leur retour dans leurs foyers. C'est donc une erreur que de vouloir assigner pour origine à la sainte Bienaise la sanglante rencontre des enfants de Louis-le-Débonnaire. Les deux armées, comme on l'a vu, sont arrivées le 22 juin au soir, et ont dû repartir au plus tard huit jours après; il a donc été impossible que la fête de Pâques ait été troublée par leur présence à Fontenoy, qui probablement n'existait pas encore à l'état de commune, et que l'ab-

(1) Nous n'avons pas besoin d'ajouter que dans notre pensée le petit bois qui porte le nom de *Briottes* et qui domine les ruines de notre village est un souvenir du *Brittas* qui existait jadis. Quant au nom de *Fagit*, il est impossible d'apporter autre chose qu'une conjecture pour retrouver sa trace : sur la colline d'une autre petite vallée parallèle à la vallée de Solemé, non loin du lieu dit *la Fosse aux Gendarmes*, il existe également des traces d'antiques habitations; les habitants du hameau de Coulon les désignent sous le nom du Petit-Coulon, mais il est probable qu'il s'en nommait autrement au moyen-âge, et comme cette *Fosse aux Gendarmes* indique un lieu où dut se passer un des sanglants épisodes de la bataille, tout porte à croire que le *Fagit* de Nithard n'en était pas éloigné.

sence des habitants du pays se soit prolongée jusqu'au mois de septembre. Nous adoptons, par conséquent la version de Lebeuf (1), qui n'atténue en rien les arguments sur lesquels on s'appuie pour proclamer l'identité du véritable champ de bataille.

XII.

Notre vallée n'est plus aujourd'hui qu'un paisible coin de terre, dont les fleurs du printemps, les blés du laboureur, les ombrages de quelques noyers épars, les feuilles du bois voisin éparpillées par le vent d'automne, sont tour-à-tour l'unique et simple parure. Rien ne vient rappeler les scènes de terreur dont elle fut le théâtre aux jours marqués par la Providence. Elle résume cependant, dans ses étroites limites, toutes les souffrances, toutes les larmes, toutes les misères, toutes les grandeurs et toutes les décadences qui sillonnent sans cesse la destinée des hommes et des Empires. Nous avons suivi religieusement les traces que nous pouvions saisir à travers cette brume du passé qui souvent transfigure étrangement les choses. Ce que nous avons pu recueillir de cendres, de poussière, de débris mutilés, de légendes aimées, de vagues souvenirs et de lointains échos, nous l'avons apporté avec bonheur, avec confiance, persuadé que d'autres après nous viendront, dont le souffle intelligent saura redonner une âme à toutes ces froides dépouilles. Notre tâche dépassait nos forces, et débordait nos loisirs. Mais nos efforts auront obtenu la plus douce récompense, s'ils parviennent à faire tomber quelques regards d'intérêt sur nos ruines, et quelques encouragements à poursuivre ces palpitantes investigations.

ÉMILE DUCHÉ.

(1) Diss. sur la bat. de Fontenoy, recueil de divers écrits, tome 1 p. 146.